

Souvenirs d'un lycéen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron

Lausanne



ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160



ANNONCES :

Agence de publicité Amacker

Palud 3, Lausanne.



LA BALLA DE MAODON

LAI a pè Mèzire onna lurenna que fâ corre lè dzein du on par de senanne. N'è pas l'embaras, mà po onna femalla que l'a dâi marchand, eh bin ! stasse l'èin è iena. L'è veré que l'a dâi djoûte à remolâ, l'è bon ! et onna voix que pào manèyî d'amon, d'avau, de veint, de bise. Dâi iâdzo, ie monte avoué sè tsanson asse hiaut que la pequa dâo motî. Dâi z'autro, ie redècheint tant que vè lè fenître dâo pâilo d'avau, et pu r...onn'immodâie et... bzzt... la vaitcé aguelya su lè niôle, et pu redèso, r'amon, r'avau, quemet dâi riondaine que sè corattant dèvant de l'âo z'allâ reduire. N'è pas de dere, mà po tsantâ, l'onna voix, que, rein que de l'ouïre, onna balla-mère àobllierâi de remauffâ son biau-fer.

Adan, clia balla de Mâodon, que demâore pè Mèzire, l'a on père que tint on cabaret. Lâi vant ti po la tsermallâre. L'è tot po rein, à cein que paraît. L'a on boun'ami que l'è lo valet ào notéro. Sant tant einfarrattâ l'on de l'autra que lâi pouant pe rein mé teni et que sè m'aryant ein catson. Faut vo dere que dein clli teimps lâi avâi pas tant de cliâo pètabosson et lè z'affère allâvant pe rido qu'ora.

Seulemeint, a-te que ! N'ant pas ouza racontâ cliâo z'affère ào vilhio père à la Zabî, ¹ — l'è dinse que l'avâi à nom. D'ailleu, lo notéro lè z'arâi crenenâ ào tot fin. Sant dan zu fère à la catse dein on boû et sè sant perdu. La Zabî l'a vu dâi poîte bête de tote lè sorte, sein comptâ lè greliet et lè châotèri et, ma fâi, l'a plliantâ que son Alebè et l'è zuva appreindre lo metî de tsantâosa que Venise. Per lè, l'a pardieu bin gâni quaque batse. L'è veré que l'a bin repârmâ² et que son Alebè n'ètai pas quie po tot lâi rupâ à mèsoura.

Tandu clli teimps, l'ètant ti ein nièze pè Mâodon po la politiqua. Lo notéro, que fasâi tant son fiéraud, l'a ètâ dègommâ de syndique. Et pu rinâ à tsavon, que l'a falîu tot substâ et tot veindre. Et justameint à clli moment la Zabî l'è reveniâte de l'étrandzi avoué atant d'erdzeint que lè tsin l'ant de pudze. Vo mè derâ pas que lâi a pas on bon Dieu po arreindzi lè z'affère, mà po arrevâ ào bon moment, pouâve pas mé. L'a misâ l'ottò à son biau-père. Et pu que l'a payî rique-raque sein pî eimprontâ on ètiu ào Crédit foncié. L'a zu adan la tchance de retravâ son Alebè. Stisse l'arâi bin volîu ître recrutâ dein lè carabinîé, mà fasâi adî tsga³ et s'ètai met à bâire po fini. Vo dio dan que l'ètai lo fin moment de sè retravâ sein quie lè z'affère l'arant pu mau verî. N'è pas fauta de vo dere que sè sant remolâ et tchuffâ à re-bouille-mor et que sant ti lè doû rido benhirâo, l'Alebè et sa galèza Zabî.

L'è su que lè z'affère l'arant pas tant traîna se lâi avâi pas zu per lè 'na femallâ que lâi dèrant la Creblietta. Stasse, lo bon Dieu la bène ! L'arâi fé battre duve montagne. Adî âi fenître à reluquâ et à assorlhî po portâ lo fû et

l'igüe. ⁴ Quinta dzappa, tot parâi ! Po fini, l'ant einvouyâ pè Lucein. Cliaâo pouïre dzein. Vant appreindre à la cougnâtre, allâ pî !

Mâ, on que sarâi 'na brava dzein se sè soulâve pas âi vôte l'è on certain Isidore. Po pècheu, l'è estra et po rebriquâ ein a min à li. Damâdzo que sè soulâ, vo dio.

Et po ein reveni à clia galèza Zabî de Mâodon, paraît qu'on pào la vére lo dèçando et la demèindze oncora quaque coup pè Mèzire. Se vo lâi allâ, dite-mè oquie et revé avoué vo.

Marc à Louis.

¹ Isabelle ; ² économisé ; ³ il manquait la cible ; ⁴ rapporter le bien et le mal.

QUAND ON S'Y MET MÊME, ON VOIT BIEN !

YA de ces gaillards qui ne peuvent pas dire seulement trois ou quatre mots sans vous mettre un juron avec. Pour sûr que ça n'est pas une belle habitude. Ça montre tout de suite qu'on n'a pas eu d'inducation ou bien qu'on n'a pas profité.

Mais quand même, y a des moments qu'on ne peut pas se retenir de sacrer tant soit peu. C'est comme la vapeur quand y en a de trop dans une mécanique : il faut que ça sorte ou bien que ça saute. Alors ils ont donc inventé des sortes de sifflets qu'ils leur z'y disent des soupapes. Au moment qu'on n'y pense pas, ça vous fait des sielées du diable, qu'on serait pour s'épouvanter. Mais il faut connaître les choses : si ça ne sielait pas, tout partirait en briques, non pas que comme ça il n'y a pas de risques.

Eh bien ! des fois qu'y a, si on ne jurait pas un tantinet on serait presque pour faire un mauvais coup. Et pour ça on est tous les mêmes, seulement qu'y en a qui raffinent, les autres pas. Y en a qui disent : « Charrette ! » et puis ceux qui disent... enfin, oui, un mot qui rime avec vergogne. Il vous faut le trouver tout seul, je n'ose pas l'écrire. Dans la bonne société on dit : T'enlève ! Te confonde ! Te borlaï pi ! mais les mal embouchés, ils n'ont point de respect ni pour le bon Dieu ni pour rien. Enfin, suffit que tout le monde a son langage, mais ceux qui n'ont jamais juré, on n'en pourrait pas faire une tant forte enchâtelée.

Il paraîtrait que c'est encore aux charretiers que viendrait le bouquet pour sacrer souvent et longtemps, avec les plus belles séries. J'ai quand même idée que ces gros qui vont sur les automobiles en peuvent défilier aussi d'assez jolis chapitres quand ils manquent le décontour ou qu'y a dans les roues quelque chose qui pète. Ils ont beau se tenir dans des peaux de bêtes, non pas dans des roulières, ils n'ont pas toujours la langue si pouinette que ça. Et puis quoi ? à leur place on ne l'aurait peut-être pas non plus tant pâteuse. Mêmes des ministres qu'y a, quand ils sont bien contrariés, ils te vous lâchent de ces mots que bien sûr ils ne les mettraient pas dans le sermon du Jéine.

Ecoutez-voir plutôt laquelle est arrivée au ministre de Granmoûti, que c'est donc un village par le pied du Jura. Il avait assez l'habitude, quand il faisait le catéchisme, de bien recommander aux jeunes gens de ne pas imiter les vieux qui, ma fi ! dans cette paroisse, juraient tous que des diables. Ils étaient comme le tonnerre, quoi, toujours à ron-ner. Adonc, un jour

qu'il allait voir des gens d'en amont du village, comme il te montait la charrière, faut-il pas qu'il rencontre le Jules à l'assesseur, un garçon sorti des écoles deux ou trois ans d'avant, et qui était en train de toutes les dire à son cheval.

— Mon ami, qu'il lui fait, ça me fait peine t'entendre jurer ainsi. Tu peux compter que ça n'est pas un langage pour un chrétien.

— Nom de sort ! que lui répond Jules. Cette poison de Bron ne veut pas en avant. Il faut bien, à la fin, lui faire comprendre les choses.

— Oui, oui, mais ça n'est pas ainsi qu'il te faut faire. Il te faut le prendre par la douceur, non pas. Ça veut bien mieux te réussir que toutes ces vilaines raisons.

En entendant ça, mon Jules, qui était déjà passablement impatienté, ne fait ni un ni deux : il te lui tend son fouet, te le lui plante dans les mains :

— Vous croyez, Monsieur le pasteur ? Eh bien, essayez-voir.

Et voilà le ministre qui se met à flatter le Bron, à lui dire des jolis noms avec des encouragements :

— Allons, ma brave bête, un petit coup de collier !... Hue Bron !... Hue donc, vieux camarade ! Tu auras de l'avoine.

Mais mon Bron qui s'était coté se cramponnait des quatre fers. Vous auriez eu plus vite fait d'emmoder une souche. Tant y a qu'après un moment, le ministre a commencé à venir tant soit peu nerveux.

— Ah mais !... ah mais ! cet animal est donc pire qu'une bourrique ! Il faut bien employer le fouet. Hue donc ! hue Bron !... Et clin et clia... et en veux-tu encore, sacré bidet de la metzance ? Hue donc, mille tonnerres !... Eh ! que le diable emporte si on le dévisse de là !

Vous pouvez vous penser si Jules se faisait du bon sang ; rien qu'à voir ce commerce, il s'était remis tout de bonne. Et donc, quand le ministre a été assez en colère, il s'embrye à lui dire :

— Sauf respect qu'on vous doit, Monsieur le pasteur, il me semble que vous jurez aussi.

L'autre s'est arrêté du coup, avec l'air tout motset, mais le moment d'après, ils se sont tous les deux éclaffés de rire.

— Il te semble que j'ai juré, qu'a dit encore le ministre... Ça peut bien être vrai. Tiens, mon Jules, reprends ton fouet et jure à ton contentement. Je vois bien que des fois, il faut !

Gédéon des Amburnex.

A cheval sur les mots. — J'espère, colonel, qu'à notre prochaine fête nous aurons le plaisir de votre compagnie ?

— Madame, je commande un régiment et non une compagnie !

SOUVENIRS D'UN LYCÉEN

MDaniel Halévy, compagnon de Marcel Proust, rapporte, dans *Candida*, un souvenir de jeunesse du grand écrivain :

« Je me souviens d'une aventure que nous eûmes ensemble, et il faut que je la raconte, que je la tire de cette ombre intérieure où sommeille tant de passé. L'ennui, c'est que dans cette ombre les êtres se lient aux êtres, et qu'on ne peut en évoquer un sans être aussitôt sollicité par

tant d'autres qui l'ont entouré, touché ou séduit un instant.

Or donc, il y avait en ce temps-là, sur les pentes de notre Montmartre, rue Fontaine-Saint-Georges, à peu près à mi-hauteur entre la rue Chaptal et la rue Mansard, du même côté que ces deux rues, une petite crèmerie, et, dans cette crèmerie, comme on pouvait s'y attendre, une crèmière, mais qui était d'une beauté, d'une fière et charmante beauté qui dépassait toute attente. Son nom était Mme Chirade, et je ne pense pas qu'il soit indiscret de l'écrire. Où termine-t-elle sa vie aujourd'hui? Je gage qu'elle est belle encore, tant étaient fermes et purs les traits de son visage et les lignes de son corps. Tout le monde l'admirait, et même la respectait : entre le *Moulin Rouge*, le *Rat mort* et la *Truie qui file*, Mme Chirade était une des gloires du Montmartre honnête.

Je l'avais vantée à Proust; il voulut la voir. Je le conduisis rue Fontaine, et nous voici tous deux immobiles devant la boutique, plantés sur nos jambes et regardant vers l'intérieur. Mme Chirade allait, venait, occupée à servir les clients : ses avant-bras étaient pris dans cette sorte de fourreau blanc que portent les crèmières, et sa robe noire, ses cheveux noirs, donnaient plus d'éclat encore à son visage. Je n'avais pas exagéré : elle était magnifique. J'entends encore la voix de Proust murmurant à mon oreille :

— Qu'elle est belle !

Et il ajouta, la littérature ne cessant guère de hanter nos esprits :

— Belle comme Salambô.

Puis après un silence, sans doute consacré à une courte et fervente admiration, nous reprîmes la promenade, un peu distraits, un peu songeurs, Marcel sensiblement travaillé par un désir, et il cherchait.

— Il faudra lui porter des fleurs, suggéra-t-il enfin.

Nous convînmes d'un jour et d'une heure. Ensemble nous sortîmes du lycée, esquivant les amis ; au bas de la rue Pigalle, une marchande vendait des roses, nous en achetâmes une brassée et nous montâmes vers la belle, un peu graves, pareils à des soldats qui se préparent à une difficile, dangereuse manœuvre. Quelques pas encore, nous voici au seuil de la boutique. Mme Chirade était là, debout près du comptoir, il restait à oser. Mon rôle à moi, je dois l'avouer, était modeste : j'intervenais comme guide, spectateur, ni les dangers, ni les espérances, ni les gloires de l'aventure n'étaient pour moi. Proust oserait-il? J'en doutais. Il osa, et, bravement montrant son bouquet, marcha droit sur la déesse qui, tout de suite un peu surprise, le regardait, le laissait venir. Immobile sur le trottoir, les yeux grands ouverts et braqués, je surveillais l'événement. Je vis Proust aborder la Chirade. Dit-il un mot, balbutia-t-il une phrase? Je n'en sais rien, je me souviens seulement que je vis un sourire passer sur le visage féminin, et, en même temps qu'il souriait, ce beau visage faisait *non*, allant tout doucement mais bien fermement, de la droite à la gauche, de la gauche à la droite. Proust j'imagine, du regard sinon de la voix, insistait, et la belle Chirade, toujours souriante et décidée, fit un, deux, trois pas en avant, obligeant Proust à reculer d'autant. D'où j'étais, je ne voyais que son dos et, par-dessus son épaule, le papier blanc qui entourait les fleurs. Mais la belle Chirade, que ne voyait-elle pas; quel émouvant visage de chérubin déçu, affligé, désolé, suppliant; j'imagine les yeux tristes, les lèvres entr'ouvertes. D'ailleurs, il n'y avait pas de sévérité sur le visage de la Chirade; il y avait même de la douceur, mais une douceur unie, hélas, à une extrême décision, et elle souriait et avançait toujours à petits pas comptés, inexorables, et Proust, pas à pas vaincu, fut bientôt sur le trottoir, près de moi, penaud comme lui. Je pense qu'il est impossible d'être chassé plus gracieusement qu'il ne l'avait été.

Ici, mon souvenir se perd, s'évanouit. A vrai

dire, je crois que toute matière manque soudain au souvenir. Qu'y eut-il entre nous? A peine un mot, rien qu'un échange de regards peut-être. Notre audace défaites se changea en effroi, et une double panique nous rejeta vers nos maisons, Marcel portant toujours les fleurs inutiles.



UNE LUTTE HEROIQUE SUR UN PRÉ
(Extrait de: « Monsieur Potterat se marie. »)

LE lendemain, avant l'aurore, à l'heure troublante où la chauve-souris de son vol oblique et saccadé s'enfonçait sous les bois, où les oiseaux étirent leurs ailes engourdis et s'essayent à de timides papillonnements, des pas lourds retentirent dans les rues du village... Au fond des étables, recueillies, les vaches écoutaient. Puis elles soufflaient dans le fond de leur crèche; surprises de la trouver vide, leurs yeux glauques fixés sur une solive du plafond, elles meuglaient timidement, comme honteuses de troubler le mystère de la nuit finissante. Dehors, une à une, sans enthousiasme, les poules sortaient des poulaillers et demeuraient immobiles, une patte en l'air, la crête inclinée sur l'oreille; elles auraient volontiers sommeillé une petite heure encore, la tête sous l'aile, mais à Bioley-Orjulaz, comme dans le reste du canton, les coqs étaient inflexibles. L'un d'eux, en queue verte et gilet rouge, escadala vivement un fumier; la tête de côté, il contempla la lueur grise, frangée de rose, posée sur la cime des montagnes, très loin. Battant des ailes, il poussa les kikerikis réglementaires auxquels ses collègues répondirent de partout, en salves bien espacées, les uns tout proches, les autres perdus dans quelque ferme isolée de la campagne...

Dans le demi-jour, des pas lourds retentissaient encore et de robustes gars, la faux sur l'épaule, le « covet » suspendu à la martingale du pantalon, s'interpellaient d'une voix endormie.

— Salut, Jules !

— Salut!... Salut!... veut faire bon faucher, ce matin!... Et où vas-tu, comme ça?...

— Oh ! toujours au même coin ! On se croyait de l'exterminer hier au soir qu'on s'est encouragé jusqu'à passé huit heures, mais rien de fait!... Malheureux!... L'herbe est versée qu'on jurerait qu'on y a passé le rouleau dessus. Comme ça on n'a rien d'avance et les andains vont tout de trabzingue!... Ça donne soif rien que d'y penser...

...On avait éveillé Potterat à quatre heures. Il avait bien essayé de se rendormir, et par deux fois, mais des poings vigoureux avaient mené un tel tapage, derrière sa porte, qu'il avait bien fallu se lever.

Se lever!... C'était toujours pour Potterat une opération désagréable. Il adorait s'attarder sous les couvertures, la tête un peu lourde, la pensée engourdie.

Suffisamment endormi pour se laisser emporter sur l'aile de son imagination, et suffisamment éveillé pour savourer ses songes à l'égal d'une réalité, il faisait alors des rêves où il arrêtait les criminels les plus dangereux, après des tours de force de sagacité, et où il éteignait des incendies, tout seul, après avoir sauvé tous les locataires de tous les étages... Ensuite venait l'heure douloureuse!... Certes! Potterat détestait, au saut du lit, le contact rugueux et froid du plancher, la sensation de l'éponge glacée promenée sur la figure et il retardait, dans la mesure compatible avec sa profession, l'instant d'abandonner les draps tièdes pour gagner la cuvette. Sa joie, aux jours de liberté, était de se lever à

neuf heures et de se raser longuement... Mais il fallait changer de linge! Encore un mauvais moment, ce premier contact avec une chemise hostile, durement empesée, rebelle à épouser la rotundité du commissaire et bombée sur la poitrine, comme une cuirasse... Un mauvais moment encore lorsqu'il fallait se retourner les ongles à introduire dans des boutonnières trop petites des boutons trop grands... Pourtant, à neuf heures, cela passait encore. Mais livrer bataille au point du jour, au moment même où Potterat se réjouissait, dans sa retraite, d'oublier tout un passé néfaste, c'était dur! Quatre heures!... Il sonnait quatre heures au clocher de Bioley-Orjulaz!...

Potterat, du coup, songea à la Suzette. Et il sentit croître sa résolution de se débarrasser de sa ferme. Il se prépara cependant à soutenir la lutte à laquelle on l'avait provoqué.

Les faucheurs avançaient d'un mouvement lent des talons, laissant derrière eux, sur le gazon tondu ras, deux petits chemins parallèles. Au milieu d'eux, Potterat travaillait ferme.

Les oiseaux s'égosillaient dans les branches; au bord du ruisseau, un pic, vêtu de rouge et de gris, frappait à coups précipités le tronc d'un noyer vermoulu. De tous les prés montait le bruit des molettes passées sur le tranchant des faux, le rythme berceur des herbes coupées où les grandes marguerites, la sauge bleue, le sainfoin rose, les hauts épis à tête vide, le serpolet parfumé se mêlaient fraternellement... Devant l'invasion lente des faucheurs, tout un petit peuple — insectes à longues jambes, scarabées en corsage d'azur, cailles, alouettes entourées de leurs petits inquiets, campagnols à l'œil vif, au museau pointu, hérissés tout à l'heure endormis en boule, dans la rosée — s'enfuyait vers les aubépines de la haie, dans un froissement d'herbes écartées. Les papillons voltigeaient sans y rien comprendre et un hanneton attardé essayait pataudemment, bourdonnant et ahuri, de gravir une scabieuse pour prendre son vol.

Mille souvenirs de sa jeunesse campagnarde renaissaient en Potterat. Comme ses compagnons, il avait mis bas veste et gilet. Epanoui dans son pantalon qui lui montait presque jusqu'aux aisselles, les manches retroussées jusqu'aux coudes sur des bras un peu trop blancs pour un paysan, mais solidement musclés, il suivait ses partenaires sans perdre un centimètre. Noverraz, son fils Gustave, le dragon, le Dzozet, avaient beau se retourner en aiguisant leur faux. Potterat, ferme au poste, aiguisait la sienne d'un geste large. Et pourtant, il fauchait sans se presser, balançant son buste à droite, puis de droite à gauche, en un mouvement majestueux. C'est qu'il avait une façon de poser sur le sol le talon de sa faux et de « mordre » l'herbe, qui humiliait Noverraz lui-même. Avec cela, le coup était net, l'andain régulier et l'on ne voyait nulle part, sur le pré tondu, de touffes oubliées ou d'escaliers trahissant le débutant.

Noverraz n'en revenait pas. Il se demandait même s'il n'allait pas à fin contraire du but qu'il poursuivait, si Potterat n'allait pas s'enthousiasmer pour les travaux de la campagne. Tout en remontant la longueur du pré, l'andain terminé, il disait :

— Il ne faut pas venir nous raconter que vous n'avez pas tenu une faux depuis trente ans. Je commence à me penser que c'est vous qui fauchez l'herbe sur la place de la Riponne, à Lausanne.

Et Potterat ripostait :

— Je vous avais bien dit!... A Bioley-Orjulaz, vous ne savez pas faucher!... Vous massaczerez l'ouvrage... La dernière fois que j'ai tenu une faux, c'était en mil huit cent septante et deux, à Thierrens, et depuis, je n'en ai plus point retouché!

Potterat alterait quelque peu la vérité, car il allait parfois, l'été, lorsqu'il avait un congé, à Belmont, au temps des foins, pour donner un coup de main à un cousin. A l'inexactitude, il ajoutait la raillerie :